LE BANQUIER,

OU

LE NÉGOCIANT DE GENÈVE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES.

PAR LE CITOYEN LOMBARD de Langres.

Prix, 30 sols.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

RYME, banquier : *beaucoup de brusquerie, un fond de bonté.*

ANGELIQUE, fille de Ryme : *beaucoup de décence.*

RICHARD, vieux courtisan du beau sexe : *grime aimable.*

DURAND, commis de Ryme : *honnête homme.*

VILMARD fils : *grand fond de sensibilité, beaucoup de feu.*

LISETTE, suivante d'Angélique.

DAVID, juif : *vieil usurier, accent juif.*

UNE ANNONCE.

La Scène se passe à Genève.

Le premier acte se passe dans le bureau de Ryme.

Le deuxième et le dernier, dans l'appartement d'Angélique, où se trouvent une table et un secrétaire.

LE BANQUIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RYME, *seul, en robe-de-chambre, assis devant un bureau où il examine des livres de compte.*

CES billets sont échus depuis près de deux mois...
Et point d'argent, point d'écrit qui l'annonce...
Ce cher Monsieur Firmin, qu'il vienne une autrefois,
Qu'il vienne me prier. Non, voilà ma réponse.
Cent louis à Tessert, cent louis de perdus:
C'est un joueur, il ne m'y prendra plus.
Encor du Bonneval! que faire?
Ses enfans sont sans pain, sa veuve vit de pleurs.
En exigeant la créance du père,
Irai-je encore aggraver leurs malheurs?
Non non, ce sacrifice est nécessaire.
(il déchire le billet.)
Qu'ils ignorent toujours qu'ils sont mes débiteurs.
Pour celui-ci, c'est bien une autre affaire.
Vilmard, Vilmard vous êtes un frippon;
Tant pis pour vous, morbleu! je suis las d'être bon:
Je ne le croyois pas, mais la vérité perce;
Il faut devenir dur pour faire un bon commerce.

SCENE II.

RYME, DURAND, *avec des papiers sous le bras, qu'il pose sur le bureau.*

RYME.

Vous venez à propos : bonjour, monsieur Durand ;
Comment va la santé ?

DURAND.

Mais un peu moins souffrant.

RYME.

Allons, tant mieux. Auriez-vous le courage
D'aller voir notre huissier ?

DURAND.

Je le quitte à l'instant.

RYME.

Et Vilmard paiera-t-il ?

DURAND.

Mais pas pour le présent.

RYME, *se levant avec colère.*

Reste donc en prison.

DURAND.

Son esclavage
Ne lui fournira pas la somme qu'il vous faut.

RYME.

Trop de douceur aussi, monsieur, est un défaut.
Si, moins facile à vous complaire,
J'avois, le mois dernier, sur un pressentiment,
Fait saisir l'honnête marchand,
Qui l'autre jour partit comme un corsaire,
J'aurois entre les mains dix mille bons écus,
En bel argent comptant, prêtés devant notaire.

Et que, grace à vos soins, je ne reverrai plus.

DURAND.

Mais Vilmard....

RYME.

Vilmard est un malhonnête homme.
Vous souvient-il du jour qu'il m'emprunta la somme?
Comme il avoit l'air doux, honnête, insinuant!
Vous pouvez, disoit-il, me tirer de l'abîme.
En me peignant les maux dont il se dit victime,
Des larmes de ses yeux couloient abondamment;
Et faux dans son maintien comme dans son langage,
Je crus voir la candeur peinte sur son visage.
Je pleurois avec lui.... Maître sot! quatre jours
Sont à peine écoulés, et j'apprends à la Bourse
Que ce Vilmard, à qui j'ai prêté du secours,
Est, depuis plus d'un an, sans aucune ressource.

DURAND.

On vous aura trompé.

RYME.

Quand il vint m'emprunter,
Il étoit donc certain qu'il ne pourroit me rendre?
Et vous voulez... Moi! je le ferois pendre.

DURAND.

Mais...

RYME.

Je ne veux rien écouter.

DURAND.

Ce Vilmard est Français; vous aimez sa Patrie,
Dont la nôtre aujourd'hui tire son énergie.
Mais est-ce donc aimer ces fiers républicains,
Que de donner des fers à leurs concitoyens?

RYME.

Cet argument est sans replique.
Parce que j'aime les Français,

Il faudra que je donne accès
Aux frippons de la République ?
Vous connoissez mes sentimens,
J'aide les malheureux, et non les intrigans.

DURAND.

Uu vaisseau naufragé...

RYME.

Pourquoi trop entreprendre,
Et risquer tout son bien, quand on peut l'épargner ?
On s'expose à tout perdre, en voulant trop gagner.

DURAND.

Hélas ! monsieur, quel homme dans la vie
Peut répondre des coups du sort ?
L'un brave avec succès une mer en furie,
Quand l'autre fait naufrage au port.

RYME.

Vous m'obligeriez fort, si vous vouliez vous taire ;
C'est à moi d'ordonner, à vous d'être soumis.
Je suis las d'être enfin conduit à la lisière,
Et par qui, s'il vous plait ? par monsieur mon commis.

DURAND.

Monsieur.

RYME.

Monsieur, c'est la vérité pure.
Dans le monde, après tout, je fais belle figure ;
Chacun me prend pour un oison,
Qu'un joueur attendrit avec des sornettes ;
Qui donne son argent au premier vagabond
Qui vient lui faire des courbettes ;
Pour un sot qui n'a pas le cœur
De faire emprisonner un mauvais débiteur.

En un mot, savez-vous comment chacun me nomme?
On ne m'appelle plus que le *bon homme.*
Oh! je ferai cesser ces propos indécens,
Trop de bonté conduit à la misère.
Je veux être bourru, dur, avare, colère,
Et je le suis déjà, quoi qu'en disent les gens.
(*il sort.*)

SCÈNE III.

DURAND, *seul.*

PAUVRE Vilmard!... il sort fâché; que faire?
Les pertes ont aigri son heureux caractère.
L'homme le plus humain et le plus confiant,
Du moment qu'on le trompe, est moins compatissant.
Mais peut-être qu'un jour, en ces lieux comme en France,
Envers les débiteurs usant d'humanité,
Les loix empêcheront que pour une créance,
Le riche à l'indigent ôte la liberté.
(*Il sassied à son bureau où il écrit avec ses lunettes.*)

SCÈNE IV.

DURAND, LISETTE, *une tasse de chocolat à la main.*

LISETTE.

BONJOUR, monsieur Durand.

DURAND, *continuant d'écrire.*

Finissons cette lettre.

LISETTE *s'approchant davantage.*

Monsieur Durand veut-il permettre

Qu'on lui présente le bon jour?

DURAND *sans la regarder.*

Cela n'est pas fort nécessaire.

LISETTE.

Souffre-t-il qu'on lui fasse un petit doigt de cour?

DURAND *brusquement et continuant toujours d'écrire.*

Non.

LISETTE *à part.*

Non. Toujours poli comme à son ordinaire.
(*haut.*)
Monsieur n'est pas ici?

DURAND.

Ne le voyez-vous pas?

LISETTE.

Où donc est-il?

DURAND.

Cherchez.

LISETTE.

Dans sa chambre peut-être?

DURAND.

Entrez-y.

LISETTE.

J'aime à ménager mes pas.
Je le crois au jardin.

DURAND.

Voyez par la fenêtre.

LISETTE.

Je tiens son chocolat.

DURAND *toujours sans se déranger.*

C'est fort bien fait à vous.

LISETTE.

(*à part.*)

Oh ! le vilain bourru ! Prenons un ton plus doux.

(*elle se penche sur le fauteuil de Duraud.*)

Monsieur Durand ?

DURAND.

Eh bien ?

LISETTE.

Mon cher monsieur Durand ?

DURAND *ôte ses lunettes pour la regarder.*

(*il la contrefait.*)

Que voulez-vous, ma chère demoiselle ?

LISETTE *bas.*

Avec Monsieur dans le moment,
N'aviez-vous pas une querelle ?

DURAND, *bas.*

Et n'apportiez-vous pas son chocolat céans,
Pour en savoir quelque nouvelle ?

LISETTE.

Vous pénétrez toujours mes secrets sentimens.

DURAND.

Mais qui donc a pu vous instruire...

LISETTE

J'écoutois à la porte, et n'ai rien entendu.

DURAND.

Ah ! c'est très-malheureux !

LISETTE.

Si vous... vouliez me dire....

DURAND *avec un air de mystère.*

Monsieur grondoit bien fort.

LISETTE.

C'est ce qui m'a paru,

Et pourquoi grondoit-il ?

DURAND.

Êtes vous bien discrète?

LISETTE.

Moi!

(*elle va poser sa tasse sur le bureau, et revient avec joie.*)

De ce côté-là, je ne suis pas soubrette.

DURAND.

C'est ce que j'apperçois. Ecoutez, mon enfant.

(*il feint de regarder si personne ne l'entend. Lisette en fait autant, puis il s'approche d'elle et lui dit tout bas :*)

Si monsieur s'est mis en colère,
C'est qu'il soutient que depuis plus d'un an,
Que l'aimable Lisette est ici chambrière,
On perd plus de café, plus de sucre en un mois,
Que l'an dernier on en usoit en trois.

LISETTE, *avec ironie.*

Vraiment?

DURAND.

Il dit encor, que depuis que Lisette,
Voulant donner dans l'œil à monsieur le Caissier,
Consacre chaque jour une heure à sa toilette.
Le parfumeur est plus lourd à payer,

LISETTE, *piquée.*

Et que dit-il encor?

DURAND.

Si la Coquette,
Avec monsieur Lindor ne cache mieux son jeu,
Et pour se mettre au fait d'une chose secrète,
Prête encor vers la porte une oreille indiscrète...

LISETTE *avec dédain.*

Monsieur dit?

DURAND.

Monsieur dit qu'il pourra bien sous peu,
Renvoyer le caissier et chasser la soubrette.

LISETTE, *reprenant le chocolat.*

Vieux singe!

DURAND.

Ecoutez.

LISETTE, *sortant avec précipitation.*

Laissez-moi.

DURAND.

N'allez pas divulguer ce que je vous confie?

LISETTE, *à part.*

Je saurai ton secret, même en dépit de toi.

DURAND, *riant.*

Grace au ciel, la voilà partie.

Achevons.

SCÈNE V.

DURAND, DAVID.

DAVID, *très-froid.*

Serviteur.

DURAND.

A d'autre maintenant.

Des usuriers, voilà bien le plus grand.

DAVID.

Toujours le petit mot pour rire.

DURAND.

Et non, je ne ris pas.

DAVID.

Cela vous plaît à dire.

DURAND.

Que demandez-vous?

DAVID, *très-froidement.*

De l'argent.

DURAND.

Nous n'avons pas le sol.

DAVID, *bas.*

A vingt pour cent.

DURAND.

Fi donc, Monsieur David.

DAVID.

Fi donc vous-même.
Mon cher monsieur, dans un autre moment,
Je voudrois bien qu'on m'en offrît autant,
Pour.... Si j'allois trouver Vilmard ?

DURAND, *tristement.*

Il pouvoit, l'an passé, vous obliger sans doute,
Mais aujourd'hui c'est s'y prendre un peu tard;
Vilmard est en prison.....

DAVID.

A-t-il fait banqueroute ?

DURAND.

Il en est incapable.

DAVID.

Assurément,
Vilmard est honnête homme, et de plus obligeant.

DURAND, *avec intérêt.*

Plus d'une fois Vilmard vous fut propice.

DAVID.

Je voudrois à mon tour, le servir à présent.

DURAND, *avec feu.*

Quoi! bien vrai, vous seriez reconnoissant?

DAVID.

Que vous me rendez peu justice!
Dites-lui de ma part....

DURAND.

Et promptement,

DAVID.

Que si pour l'en tirer il ne faut pas d'argent,
Je suis tout prêt à lui rendre service.

(*il sort.*)

DURAND.

Ah ! j'aurois dû m'attendre à ce beau dénouement.

SCENE VI.

DURAND, RYME, *habillé.*

RYME.

Que demandoit cet homme ?

DURAND.

Il cherche des espèces.

RYME.

Fort bien. Vous avez répondu ?

DURAND.

Qu'il ne vous restoit pas un écu dans vos caisses.

RYME, *s'approchant de la scène.*

A merveille. Mais j'aurois cru
Qu'il parloit d'autre chose.

DURAND.

Il ne voit qu'avec peine
Qu'on soupçonne Vilmard d'avoir pu vous tromper.

RYME.

Encor votre Vilmard ? c'est par trop m'occuper ...
D'un débiteur sans foi, dont la fourbe est certaine.

DURAND.

Il le croit innocent.

RYME.

C'est vous qui le pensez.

DURAND.

Trop délicat pour faire une bassesse.

RYME.

David penser ainsi ? Non ; vous m'en imposez ;
L'usurier ne croit point à la délicatesse,
Ce sont vos sentimens qu'ici vous m'exposez.

DURAND.

Ce sont aussi les miens, monsieur, je le confesse.

RYME.

En ce cas, taisez-vous.

DURAND.

Pour la dernière fois,
Souffrez qu'en sa faveur j'ose élever la voix.

RYME, *avec pétulance.*

Vous verrez qu'il faudra que je quitte la place.

DURAND.

Près de vous l'infortune a toujours trouvé grace.

RYME.

Cela ne sera plus.

DURAND.

Voulez-vous aujourd'hui
Déshonorer et perdre sans ressource
Un père infortuné dont vous fûtes l'appui?

RYME.

Un père infortuné qui m'a coupé la bourse.

DURAND, *s'approchant.*

La bienfaisance a pour vous tant d'appas,
Souffrirez-vous....

RYME, *s'arrachant d'auprès de Durand.*

Quel homme insupportable !

DURAND.

Vous vous attendrissez.

RYME, *avec vivacité et cachant son trouble.*

Je ne m'attendris pas.

DURAND.

Quoi! vous la bonté même!

RYME.

Et non, de par le diable,
Non, je ne suis pas bon. Vous vous moquez, je crois,
Avec votre bonté.

DURAND.

M'en croiriez-vous capable!
Je connois trop, monsieur, tout ce que je vous dois.
Mais vous, après quarante ans de services,
Ne pourriez-vous me rendre un peu plus de justice?
En réclamant aujourd'hui vos bienfaits,
Pour l'homme vertueux que le malheur accable,
Je parle moins pour lui que pour vos intérêts.
Au lieu de lui prêter une main secourable,
Si vous vous obstinez à le tenir aux fers,
Loin qu'il puisse jamais réparer sa fortune,
Vous perdez son crédit, vous doublez ses revers,
Et sa perte à la fin, vous deviendra commune.

RYME.

Vous parlez d'or, mon cher monsieur Durand!
Eh bien! s'il est ainsi, prenez tout mon argent.
Pour élargir Vilmard vos mesures sont prêtes,
Tirez-le de prison, payez toutes ses dettes.
Ne restez pas sur-tout en aussi beau chemin.
Aux joueurs, aux frippons, à toute cette espèce,
Puisque vous le voulez, courez ouvrir ma caisse.
Et que chacun y puise à pleine main.

DURAND.

Je m'apperçois, Monsieur, qu'il est de la prudence

De me taire et de m'éloigner ;
En voulant repliquer au discours qui m'offense,
Je sens que, malgré moi, je pourrois m'oublier.

SCÈNE VII.

RYME *seul.*

J'AI fâché ce brave homme, il me quitte en colère...
Est-ce ma faute aussi? Qu'a-t-il à faire
D'intercéder pour un frippon,
Et de me dire à moi que je suis bon?
Sans doute je l'étois! Mais dans toute la ville,
Comment suis-je traité? comme un riche imbécille,
Qui jette ses écus à la tête des gens,
Et dont il ne recoit que de sots complimens,
Dès que son or leur devient inutile.
Oh!....

SCÈNE VIII.

RYME, RICHARD.

RICHARD.

DE quoi, je vous prie, êtes-vous occupé?
Monsieur Ryme en colère?

RYME, *brusquement.*

Oui, la chose est étrange.

RICHARD.

Cest la premiere fois, ou je suis bien trompé.

RYME.

Vous êtes dans l'erreur.

RICHARD.

Ma foi, c'est que tout change;

Jusqu'à

Jusqu'à présent, je vous ai vu si doux!

RYME.

Si doux? Cette épithète étoit fort nécessaire.

RICHARD.

Si complaisant!

RYME.

Pas trop.

RICHARD.

Si bon!

RYME.

Finirez-vous?

Tout franc, ceci commence à me déplaire,

Et ne suis pas endurant.

RICHARD.

En voulant l'affirmer, vous prouvez le contraire.

RYME.

C'est par trop fort aussi. Serviteur.

RICHARD, *l'arrêtant.*

Il pourroit bien rejetter ma requête;

Je viens la présenter dans un mauvais moment.

Pourroit-on vous prier...

RYME.

Non, je n'ai point d'argent.

RICHARD.

Mais, qui vous en demande? Oh, la diable de tête!

Vous ne plaisantez pas, vous devenez méchant.

RYME.

A la bonne heure.

RICHARD.

Ecoutez-moi.

RYME.

J'écoute.

RICHARD.

J'arrive de Bordeaux présentement.

RYME.

Fort bien.

RICHARD.

Ma femme est morte en route.

RYME.

J'en suis désespéré.

RICHARD.

Je ne le suis pas tant.

RYME.

Recevez donc mon compliment.

RICHARD.

La dame étoit opiniâtre.

RYME.

On la disoit honnête.

RICHARD.

Il n'exista jamais
Un esprit plus fantasque et plus acariâtre.

RYME.

L'aménité pourtant régnoit dans tous ses traits.

RICHARD.

Mais il vous sied au mieux, de prendre sa défense,
Vous qu'elle détestoit.

RYME.

Je le crois aisément.
Une femme, communément,

N'aime que celui qui l'encense ;
Et moi, je ne suis pas galant.

RICHARD.

Ah ! mon cher ! un époux qui déplaît à sa femme,
Ne doit plus se flatter de régner sur son ame.
Ses soins, son assiduité
Obsèdent, rebutent Madame.
Son amour tient de l'importunité,
Il la fatigue par son zèle :
Son air affable, gracieux,
N'a plus rien de flatteur pour elle.
Qu'un fat, qu'un étourdi lui dise qu'elle est belle,
La joie au même instant, va briller dans ses yeux ;
Mais si ce compliment vient de l'époux fidèle,
Monsieur est assommant, Monsieur est ennuyeux.
Quelquefois, cependant, un peu moins dédaigneuse,
Madame prévient son mari,
Lui parle avec douceur, l'embrasse, lui sourit...
Mais quand est-elle gracieuse ?
Quand ? lorsqu'elle a besoin d'argent
Pour son luxe, pour sa parure ;
Lorsqu'il lui faut un diamant,
Ou qu'elle veut avoir une belle voiture...
Rien n'est si doux, si caressant...
Mais vient-on de la satisfaire ?
Madame, de nouveau, reprend son caractère.

RYME.

Fort bien ; mais je ne puis voir sans humeur,
Un homme, à qui la mort vient d'enlever sa femme,
Se faire un plaisir d'un malheur
Qui devroit lui déchirer l'ame :
Elle avoit des défauts ? Eh mais ! qui n'en a pas ?

La mienne en eut, mon cher, plus encor que la vôtre.
Mais pour vivre heureux ici-bas,
Ne faut-il pas s'excuser l'un et l'autre?
L'indulgence est toujours la marque d'un bon cœur.
Voulez-vous d'un peu de bonheur,
Entre-mêler l'ennui de cette triste vie?
Aimez, aimez l'objet à qui l'hymen vous lie :
S'il a des torts, parlez avec douceur.
Par quelque complaisance, écartez son humeur;
Fermez les yeux sur une fantaisie :
Les petits soins ne sont jamais perdus.
Que votre femme enfin, soit toujours votre amante;
Et, dès qu'elle n'existe plus,
Loin de faire éclater une joie indécente,
Oubliez ses défauts, et pleurez ses vertus.

RICHARD.

Cette leçon me paroît sans replique,
Et sur mon cœur, a fait tant de progrès,
Qu'aujourd'hui même, avec votre fille Angélique,
Dont j'idolâtre les attraits,
Si vous y consentez, je la mets en pratique.

RYME.

Avec ma fille!

RICHARD.

Assurément!
Qu'est-il donc là qui vous étonne?

RYME.

Vous, épouser Angélique!

RICHARD.

Oui vraiment.

RYME.

Parlez-vous bien sincérement ?

RICHARD.

Comment, si j'ai parlé !... Mais la demande est bonne !
Quand on apporte en dot plus de cent mille écus,
Trois terres, deux châteaux, cinquante métairies,
Deux maisons dans Genève élégamment bâties,
On ne doit pas s'attendre à trouver un refus.

RYME.

L'énumération n'est pas des plus fidelle.

RICHARD.

Je jure sur l'honneur.....

RYME.

Moi, je vous sais de plus
Un très-bon rhumatisme, une pauvre cervelle,
Un grand fond d'avarice, une goutte éternelle,
Et soixante-douze ans bien révolus.

RICHAHD.

Je ne me sens pas de colère !

RYME.

Respectez un peu plus votre futur beau-père.

RICHARD.

Savez-vous bien, monsieur....

RYME.

Savez-vous bien, mon fils,
Qu'avec leur or les vieux maris
Ne sont pas toujours sûrs de plaire ?

RICHARD.

Moi j'ai la preuve du contraire.

RYME.

Fort bien. Mais cependant retenez un avis;

C'est que femme à vingt ans, qui voyage à Cithère,
Abandonne Plutus pour rejoindre Adonis.

RICHARD.

Vous me refusez donc ?

RYME.

Ce n'est pas mon affaire.

RICHARD.

Quoi ?

RYME.

Si ma fille, à dix-huit ans,
Vouloit aux glaces de votre âge,
Unir les fleurs de son printems,
Entre nous, ce seroit dommage;
Mais je vous jure ici d'approuver son penchant.

RICHARD.

Voilà ce qui s'appelle agir en homme sage.

RYME.

On ne peut pas en dire autant
D'un homme suranné qui songe au mariage.

RICHARD.

Toujours quelques sots complimens....
Peut-on voir Angélique ?

RYME.

Assurément.

RICHARD.

Eh bien! monsieur Ryme, je gage
Que cet hymen lui plaît infiniment.

RYME.

Ah! s'il lui plaît, ma foi, tant pis pour elle!

RICHARD.

Tant pis pour elle ! Et si ces nœuds
Faisoient un joúr le malheur de la belle,
Pensez-vous qu'à mon tour je fusse très-heureux ?

RYME.

J'ai donc raison, monsieur : tant pis pour tous les deux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE *seule, rêveuse, appuyée sur une table.*

Seroit-ce simplement de la reconnoissance ?
Non..... hélas ! non. Un sentiment si doux
N'a point autant de violence....
Que n'ai-je, hélas ! expiré sous vos coups,
Vils assassins, qui menaciez ma vie !
Je n'aurois pas connu le mortel vertueux
Qui préserva mes jours de votre barbarie.
(*Elle s'assied.*)
Mais est-il donc si généreux ?
M'arracher à la mort, m'accompagner lui-même !
Et si-tôt que ses soins m'ont mise en sûreté,
Au lieu de partager la sensibilité
D'un cœur reconnoissant qui l'admire.... qui l'aime,
Il me fuit et s'éloigne avec rapidité.
O toi qui consumes mon ame !
Toi, dont jusqu'à ce jour je méconnus les traits !
Amour ! qui peut, hélas ! se soustraire à ta flamme,
Puisqu'un moment suffit pour brûler à jamais ?
(*Elle tombe le coude sur la table.*)

SCENE II.

ANGÉLIQUE, RICHARD.

(*Richard entre sur la pointe du pied. Pendant toute la scène il doit être aimable et gracieux ; c'est un vieux serviteur du beau sexe, un amateur par conséquent.*)

RICHARD *dans l'enfoncement.*

Oui ! . . . c'est elle ! . . . seule et rêveuse !
Très-bon augure , assurément !
Fille qui devient soucieuse ,
Forme des vœux pour avoir un amant.
(*Il fait un pas.*)
Je vous cherchois, ma belle enfant !
Point de réponse. . . . Elle est bien sérieuse.

ANGÉLIQUE, *toujours appuyée sur la table.*

Si quelque jour , du moins , je pouvois le revoir !

RICHARD.

Elle parle seule , oui.

ANGÉLIQUE.

Je suis bien malheureuse !
Mais que ne peut un cœur soutenu par l'espoir !

RICHARD.

Angélique ! . . . Angélique ! . . . .

ANGÉLIQUE.

On m'appelle , je pense ?

RICHARD.

C'est moi !

ANGÉLIQUE, *se levant.*

Monsieur !

RICHARD, *la retenant.*

Eh ! non, je vous dispense ;
Ne bougez pas, je vais m'asseoir aussi.
(*Il va chercher un siège, l'approche et se tient debout.*)

ANGÉLIQUE *à part.*

Que me veut-il ?

RICHARD.

Toujours fraîche comme la rose !

ANGÉLIQUE.

Monsieur !

RICHARD.

Eh ! oui, c'est le mot à la chose....
Vous ne devinez pas ce qui m'amène ici ?

ANGÉLIQUE *avec affabilité.*

Non, monsieur.

RICHARD.

Non monsieur ! Quelle voix séduisante !
Quelle simplicité ! quelle candeur !
Non monsieur ! Elle est ravissante.
(*Il s'assied.*)
Ce *non monsieur* est allé jusqu'au cœur.
Qu'il sera fortuné, celui dont la tendresse,
Méritant votre amour, obtenant votre main,
A vous chérir toujours, à vous plaire sans cesse,
Bornera son heureux destin !

ANGÉLIQUE.

Vous flattez le portrait.

RICHARD.

Je le voudrois en vain.

En vous peignant, fussai-je un autre Apèle,
Je resterois encore au-dessous du modèle.

ANGÉLIQUE.

D'un compliment si doux mon cœur seroit flatté,
Si vous n'y mettiez pas tant de délicatesse
Aux dépens de la vérité.

RICHARD, *hors de lui.*

C'est une grace enchanteresse !
Dans tout ce qu'elle dit, c'est une aménité...
(*prenant un air sérieux.*)
Angélique, ne vous parois-je pas d'un âge
Déjà bien avancé ? Comment suis-je à vos yeux ?

ANGÉLIQUE, *avec réserve.*

Toujours poli, sensible, gracieux,
Usant toujours d'un honnête langage ;
Le tems, Monsieur, a beau changer les traits ;
Avec ces qualités, l'on ne vieillit jamais.

RICHARD.

Me voilà rajeuni !... Femme adorable !...
On n'est pas plus jolie, on n'est pas plus aimable.
Elle rougit... Quelle timidité !
C'est-là le fard de l'innocence,
Le seul qui sied à la beauté.
Regardez-moi donc... là... Quoi ! ma présence
Pour vous, n'a donc rien d'ennuyeux ?

ANGÉLIQUE, *avec réserve.*

Nullement.

RICHARD, *affectueusement.*

A me voir sans cesse,
Vous accoutumeriez vos yeux ?

(*Angélique comprend enfin Richard, et fait un mouvement de surprise.*)

Vous ne répondez pas, et ce discours vous blesse...
Pardon, si j'ai pu m'abuser.

ANGÉLIQUE, *modestement.*

En vous, Monsieur, tout doit intéresser,
Et l'aveu de votre tendresse
Peut me surprendre, et non pas me blesser.

RICHARD.

Vous me rendez la vie !... Ah ! j'ai quelqu'espérance.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Que dites-vous ? quel espoir...

RICHARD.

Quel espoir ?
Ne fut-ce que celui de vous revoir
Sans vous importuner par ma présence,
C'est bien assez pour moi.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, RICHARD, LISETTE.

LISETTE, *entre précipitament une lettre à la main, mais s'arête tout-à-coup en voyant Richard.*

Quel est cet homme-ci ?
Et vîte, écartons-le d'ici.

RICHARD, *prenant la main d'Angélique.*

Et puissai-je bientôt, enhardi par vous-même,
Avec plus de succès vous peindre mon tourment,

Et vous dire que je vous aime !

(*Lisette attend pour parler que Richard porte à ses lèvres la main d'Angélique, et elle lui présente la main de manière qu'au lieu de baiser celle d'Angélique, Richard baise la main de Lisette.*)

LISETTE, *brusquement derrière le fauteuil de Richard.*

Vous n'êtes pas le seul, vraiment :
Tout ce qui la connoît, Monsieur, parle de même.

RICHARD.

J'en suis très-convaincu ; mais taisez-vous, pourtant.

LISETTE.

Je voudrois bien rester muette ;
Mais mon devoir me le défend.

RICHARD.

Comment !

LISETTE.

Mademoiselle est par fois si distraite,
Qu'elle ne peut répondre aux plus doux complimens ;
Et, ne vous en déplaise, en ces tristes instans,
C'est moi, Monsieur, qui lui sert d'interprète.

RICHARD, *avec humeur.*

Vous prenez tant de goût à ce joli métier,
Que vous en serviriez à l'univers entier.

LISETTE, *bas.*

Une lettre de votre tante.

ANGÉLIQUE.

O ciel ! que ne puis-je l'ouvrir !

LISETTE, *bas.*

Lisez ; je vais l'entretenir.

RICHARD, *à l'écart.*

C'est un démon qu'une soubrette !

LISETTE, *près de lui.*

C'est encor pis, monsieur Richard.

RICHARD, *revenant vers Angélique, qui cache la lettre.*

Ne peut-on, pour l'instant, éloigner l'interprète ?

LISETTE, *le repoussant.*

Non pas, non pas, tenez-vous à l'écart.
Vous êtes prompt à faire une conquête,
A ce que j'apperçois, et je sais qu'un vieillard
Peut abuser du tête-à-tête.

(*Lisette pendant cet entretien, se place toujours de manière que Richard ne puisse voir Angélique, qui lit à la dérobée.*)

RICHARD.

Tu me crois donc bien dangereux ?

LISETTE.

Plus que vingt damoiseaux.

RICHARD, *voulant aller vers Angélique.*

Elle n'est pas si bête !

LISETTE, *le retenant.*

Tenez, jaimerois cent fois mieux
Pour garder une jeune fille,
Un homme de vingt ans, qu'un vieux.

RICHARD.

Et sur-tout quand elle est gentille.

LISETTE, *le retenant.*

Vous autres, vous avez des yeux ;
Mais des yeux !...

ANGÉLIQUE, *lisant.*

Heureux présage !

RICHARD.

On ne nous trompe pas aisément.

LISETTE, *l'arrêtant encore.*

Oh ! non. Aussi je le dis hautement,
Si j'avois à choisir pour me mettre en ménage....

RICHARD.

Les vieux, de préférence auroient votre suffrage ?

LISETTE, *riant.*

Non pas : ils sont trop clairvoyans.

RICHARD.

Chut ! n'en dit mot à ta maîtresse.

LISETTE.

Oh ! j'ai trop de délicatesse,
Pour lui cacher mes sentimens.

RICHARD.

Tu ferois son malheur ; le tien aussi, fripponne !
Dès aujourd'hui, sais-tu que je lui donne
Avec ma main, quatre cents mille francs ?

ANGÉLIQUE, *saisie de ce qu'elle vient de lire à la fin de la lettre, retombe sur la chaise, et laisse tomber la lettre.*

Ciel !

RICHARD, *effrayé.*

Qu'avez-vous ?

LISETTE, *saisissant la lettre de manière que Richard ne voie rien.*

Belle demande.

Ce qu'elle a? Pensez-vous, Monsieur, que l'on entende
Un semblable discours, sans en être saisi ?
Tout votre bien !

RICHARD, *s'approchant pour la secourir.*

Oui tout, oui, ma chère Angélique.
Pauvre enfant !

LISETTE.

Sortez.

RICHARD.

Mais....

LISETTE.

Point de replique ;
Votre présence est inutile ici.

RICHARD, *s'éloignant.*

Me voilà cependant accueilli de la belle.

LISETTE, *tenant la lettre qu'elle brûle de lire.*

Il ne s'en ira pas !

RICHARD.

Ne l'avois-je pas dit?
Pour le désabuser et lui faire dépit,
Courons au père, en porter la nouvelle.
(*il sort.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE, *lit la lettre précipitamment.*

« Vous avez bien fait, ma chère nièce, de ne point
» parler au meilleur des pères....

Je crains que notre original...

(*elle regarde.*)

« Vous avez bien fait, ma chère nièce, de ne point
» parler au meilleur des pères de l'attaque de ces vo-
» leurs ; il en auroit été sans doute si effrayé, que
» j'aurois été pour long-tems privée du plaisir de vous
» embrasser à ma campagne. Votre charmant libéra-
» teur.... (*à ce mot, Angélique revient un peu à elle.*)
» votre charmant libérateur se nomme Vilmard ; son
» procédé indique un homme bien brave et bien dé-
» licat. Adieu, mon cher ange ».

Mais je ne vois pas là de quoi se trouver mal.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Il est blessé.

LISETTE.

Blessé ?

ANGÉLIQUE.

Poursuis cette lecture.

LISETTE, *poursuivant.*

« *Post-scriptum.* J'oubliois de te dire que notre brave
» a été atteint d'un coup de pistolet ; mais le coup n'est
» pas dangereux ».

ANGÉLIQUE, *se levant.*

Tu le vois, tu l'entends, Lisette, une blessure !
Et pour qui ? pour moi ! Dieux ! quel est son sort ?
L'a-t-on vu ? que fait-il ? Que je suis malheureuse !
Peut-être en ce moment, je lui donne la mort !
Que ma tante est peu généreuse !
On demande, on s'informe, on vole à son secours.

LISETTE, *vivement.*

On fait bien plus encore, on le soigne soi-même.
Pour conserver sa vie, on prodigue ses jours :
Mais ces soins, cette ardeur extrême
Partent d'un cœur plus que reconnoissant ;
Et ce n'est pas à soixante ans qu'on aime.

ANGÉLIQUE.

Vous croyez que Vilmard...

LISETTE, *finement.*

Est aimé ? Non vraiment.
Ce seroit vous faire une injure :
L'amour parle bien autrement.

ANGÉLIQUE, *troublée.*

Comme c'est en me défendant
Qu'il a reçu cette blessure,
Je crains...

LISETTE.

Rien de plus simple, assurément.

ANGÉLIQUE.

Elle pourroit avoir une suite fâcheuse.

LISETTE.

Celle qu'il vous a faite, est bien plus dangereuse.

ANGÉLIQUE.

Mais je songe à Richard. Mon père, en m'ordonnant
D'unir à lui ma destinée,
Voudroit-il, pour jamais, me rendre infortunée ?

LISETTE.

Au ton du prétendu, l'on devine aisément...

ANGÉLIQUE, *avec effroi.*

Quoi ?

LISETTE.

Que votre père y consent.

ANGÉLIQUE.

Sa parole seroit donnée ?

LISETTE.

Le fût-elle en effet, en nous réunissant,
Je veux faire manquer ce funeste hyménée.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, RYME, LISETTE.

RYME, *brusquement.*

VOILA bien les femmes !

LISETTE.

Quoi donc ?

RYME.

L'esprit de contradiction
Est l'unique ressort qui fait mouvoir leurs ames.
Ma fille, pour mari, va choisir un barbon.

ANGÉLIQUE.

Qui ? moi ?

LISETTE.

Quel est donc ce langage ?

RYME.

Pour ce monsieur Richard, j'élevai cette fleur.
Un ange de vertu, de beauté, de candeur....
Que de trésors pour un tel personnage !

ANGÉLIQUE.

Comment !

RYME.

Epouser un goutteux...
Ma fille, cela n'est pas sage,
Tu seras malheureuse !... Elle baisse les yeux,
Et ne comprend pas mon langage.
Cet homme auroit...

LISETTE.

Mais calmez-vous.
Qui vous a dit, Monsieur, qu'on le veut pour époux ?

RYME.

Qui me l'a dit, morbleu ! lui-même.

LISETTE.

On se moquoit de lui : sa folie est extrême.

RYME.

Elle n'a pas consenti...

ANGÉLIQUE.

Non vraiment.

RYME.

Il dit tout haut, qu'Angélique l'adore.

LISETTE, *vivement.*

Eh ! qu'il dise plutôt qu'Angélique l'abhorre.

RYME.

Oui !... Quelle expression, et quel emportement ;
(*à Lisette.*)
Aimeroit-elle ailleurs... Ma fille... pour l'instant,
Laissez-nous.

SCÈNE VI.

RYME, ANGÉLIQUE.

RYME.

Regarde ton père !
Le chéris-tu, dis-moi, ce père, cet ami ?

ANGÉLIQUE, *se jettant dans ses bras.*

Est-ce bien vous, ô ciel ! qui me parlez ainsi ?

RYME.

Si pour moi, dans ton cœur, il existe un mystère,
Je ne suis aimé qu'à demi.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi, de grace.

RYME.

Ecoute-moi toi-même.
Ta haîne pour Richard n'est pas sans fondement ;
Et d'où viendroit pour lui ta répugnance extrême,
Sans avoir pour un autre un plus doux sentiment ?

ANGÉLIQUE.

Croyez que votre enfant...

RYME.

On a beau se défendre ; un jour vient que l'on aime.

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père!

RYME.

A ton âge, un cœur est bientôt pris.

ANGÉLIQUE.

Vous me soupçonneriez...

RYME.

Ma fille, tu rougis.

ANGÉLIQUE.

Ce discours, je l'avoue, a de quoi me confondre.
Je crains...

RYME.

Encor un mot, et tu vas me répondre.
La probité, ma fille, est tout pour moi.
Ce mot lâché, sans qu'on me nomme
Celui qui cherche a mériter ta foi,
Je l'accepte pour fils, si c'est un honnête homme.

ANGÉLIQUE.

Un honnête homme, ah! oui... oui, mon père, il est bon,
Sensible, généreux; il a...

RYME.

Vous aimiez donc?

ANGÉLIQUE.

Je vois que j'aurois dû me taire.

RYME.

Non, non; il faut tout avouer:
Crois-moi, le mal n'est pas d'aimer
Ma fille; mais d'en faire un secret à ton père!
Oui, pour mieux te prouver que jamais les regrets

Ne naîtront de l'aveu que tu viens de me faire,
Embrassons-nous d'abord, et raisonnons après.
Ça, mon enfant, dis-moi, celui qui t'a su plaire,
Appartient à d'honnêtes gens?

ANGÉLIQUE.

Je ne connois pas ses parens.

RYME.

Et quel est son état?

ANGÉLIQUE.

Je l'ignore de même.

RYME.

A Genève, sans doute, il réside à présent?

ANGÉLIQUE.

Je suis, à cet égard, d'une ignorance extrême;
Il ne me l'a pas dit.

RYME.

C'est étonnant,
Car quel que soit le rang qui l'a vu naître,
L'honnête homme paré de sa seule vertu,
Ne doit jamais rougir de se faire connoître.
Où donc, comment l'avez-vous vu?

ANGÉLIQUE.

Dans les bois de Zurich, il me sauva la vie.

RYME.

O ciel! que dites-vous? je n'ai jamais rien su.

ANGÉLIQUE.

Sur le point d'arriver chez ma tante Emilie,
Quatre voleurs armés s'élancèrent sur nous.
Aux cris du postillon, qui tomboit sous leurs coups,

Du sein de la forêt, un jeune homme intrépide,
Dirige son cheval contre ces assassins,
Les disperse aussi-tôt, m'arrache de leurs mains,
Et jusques au château, m'accompagne et me guide.
On veut l'y retenir, il s'échappe à l'instant,
Mais en jettant sur moi le regard le plus tendre!...
Depuis ce jour, hélas! je ne puis me comprendre:
Je l'entends, je le vois; il m'est toujours présent...
Est-ce reconnoissance? est-ce autre sentiment?...
Ah! ne m'en voulez pas, je n'ai pu m'en défendre.

RYME.

Moi, t'en vouloir! moi, mon enfant!
Eh, Dieu! je donnerois mon sang
Pour que la même ardeur dont ton ame est saisie,
Pût enflammer celui qui t'a sauvé la vie.
Qu'il vienne: hélas! je mettrai mon bonheur
A combler avec toi tous les vœux de son cœur.
Oui, ma fille, mes biens, mon existence,
Ta main, tout est à lui pour prix de ses bienfaits:
Tout. Malheureux encor de ne pouvoir jamais
Egaler son salaire à ma reconnoissance.

ANGÉLIQUE.

Soins superflus. Peut-être d'autres nœuds
Enchaînent loin d'ici ce mortel généreux.

RYME.

Peut-être aussi, rempli de ton image,
Sensible autant que vertueux,
Cet amant cherche-t-il à t'offrir son hommage.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez, mon père...

RYME.

Et tu n'as pu savoir
S'il demeure ici ?

ANGÉLIQUE.

Non.

RYME.

Ce qu'il est ?

ANGÉLIQUE.

Non.

RYME.

Que faire ?

SCÈNE VII.

RYME, ANGÉLIQUE, UN VALET.

LE VALET, *brusquement.*

Un Monsieur demande à vous voir.

RYME.

Je n'y suis pas.

LE VALET.

On a dit le contraire.

RYME.

Qu'on attende.

LE VALET.

C'est pour affaire
Pressante.

RYME.

Peste soit des fâcheux ! Un moment.

ANGÉLIQUE.

Je vous laisse.

RYME.

Je vais te joindre à l'instant.
Du courage, sur tout : moi, j'ai bonne espérance ;
Ton bienfaiteur, peut-être, est plus près qu'on ne pense.

SCENE VIII.

RYME, VILMARD, *en uniforme.*

VILMARD.

C'EST monsieur Ryme à qui j'ai l'honneur de parler ?

RYME.

Lui-même.

VILMARD.

Je viens vous prier
De m'accorder, Monsieur, un moment d'audience.

RYME.

(*au Valet, qui sort.*)
Volontiers. Ayez soin qu'on n'entre point ici.

VILMARD.

Je n'abuserai point de votre complaisance.

RYME.

Asseyez-vous.

VILMARD.

Monsieur...

RYME, *approchant un fauteuil à Vilmard.*

Point de résistance.

VILMARD.

Je dois....

RYME.

Fort bien ; mais je le veux ainsi.

VILMARD.

Non, d'un homme inflexible il n'a pas le langage :
On me trompoit ; aux pleurs il n'est point endurci.
La bonté de son cœur se peint sur son visage.

RYME.

Nous voilà seuls, Monsieur ; puis-je savoir...

VILMARD.

Vous voyez devant vous un homme au désespoir.
Une affaire importante, inopinée,
M'ayant, loin de ces lieux, fixé près d'une année,
J'accourois prodiguer aux plus tendres parens,
Mes soins respectueux et mes embrassemens.
Quand une mère en pleurs reculant à ma vue,
S'arrachant les cheveux, et meurtrissant son sein,
M'apprit en sanglotant, le malheur qui la tue.
Ces enfans, me dit-elle, aujourd'hui sont sans pain :
Un créancier qu'il n'a pu satisfaire,
Dans le fond d'un cachot, a fait jetter ton père.

RYME.

L'inhumain !

VILMARD.

Autrefois il fut moins malheureux ;
Je lui vis des amis dans un tems plus prospère :
Comptant sur leurs secours, je m'élance vers eux :
De ces amis, aucun n'a su me reconnoître.

L'infortune toujours, les a fait disparoître.

RYME.

Les monstres! Ah! votre malheur
M'attendrit, me brise le cœur.

VILMARD.

Monsieur...

RYME.

Mais comment faire?
Un maudit commerçant, un débiteur
Dont la mauvaise foi mérite ma colère,
Dans cet instant me prive du plaisir
D'abréger vos malheurs, et de vous secourir.
Oui, la bonne action qu'il m'empêche de faire,
Plus que jamais me le fait détester.
S'il n'étoit en prison, je l'y ferois jetter!

VILMARD, *à part.*

Oh, Dieux! il parle de mon père!

RYME.

Jeune homme, écoutez-moi.

VILMARD.

Monsieur.

RYME.

Ce créancier,
Le voit-on?

VILMARD.

Je l'ai vu.

RYME.

Ne peut-on le prier?
Savez-vous s'il est inflexible?

VILMARD.

On me l'a peint fort dur ; moi, je le crois sensible.

RYME.

Eh bien, ne fait-il rien pour vous ?

VILMARD.

Il résiste.

RYME.

Insistez.

VILMARD, *avec crainte.*

On le dit irascible.

RYME.

Irascible ! tant pis, c'est un défaut horrible !
Pourtant, mon cher, s'il se met en courroux,
Je le dis à regret, (vous êtes militaire),
Qu'importe enfin, tombez à ses genoux ;
Rien n'est humiliant, dès qu'il s'agit d'un père.

VILMARD.

J'y suis.

RYME.

Que faites-vous ?

VILMARD.

Ce que vous me dictiez.
C'est le fils de Vilmard qui se jette à vos pieds.

RYME.

De Vilmard ! Dieux ! sortez.

VILMARD.

Ecoutez le langage....

RYME.

Sortez.... C'est ce Durand, je gage,
Qui m'a joué ce mauvais tour;
Je reconnois-là son ouvrage.

VILMARD.

Quand un père est dans l'esclavage,
Un fils ne prend conseil que du plus tendre amour.

RYME.

Quand vous resteriez-là tout le reste du jour,
Vous ne m'attendririez pas davantage :
Sortez, ou bien je sors.

VILMARD, *se relevant avec indignation.*

Ils se ressemblent tous!

RYME.

Vous m'insultez, je crois?

VILMARD.

Homme farouche!
Que rien ne peut fléchir, qu'aucun malheur ne touche,
Si la fortune un jour, t'accablant de ses coups,
Mettoit ton sort en ma puissance,
Et que pour toi ton fils implorât ma clémence,
Son respect pour un père, appaisant mon courroux,
A terminer tes maux, je mettrois ma vengeance,
Sans exiger de lui qu'il fût à mes genoux.

RYME.

J'avois un cœur aussi; son indulgence
Ne me valut jamais que des indignités;
Je n'en ai plus.

VILMARD.

Malgré vos cruautés,

Je conserve le mien, voilà la différence.
Un mot encor.

RYME.

Rien.

VILMARD.

Rendez dès aujourd'hui,
Un père de famille à l'état qu'il exerce.
De sept enfans il est l'unique appui;
Dans sa prison je resterai pour lui.
Il peut dans quelque temps rétablir son commerce:
Alors....

RYME.

Non, non... quand on manque de probité...

VILMARD.

De probité, grands Dieux! Eh! quelle atrocité!
Si je ne respectois votre âge,
Vous me feriez ici raison de cet outrage.
Autant et plus que vous, mon père est vertueux;
L'honneur fut toujours son partage.
On n'est pas criminel pour être malheureux.
Enseveli par vous, dans un cachot affreux,
L'honneur seul le soutient au sein de l'esclavage,
Et vous le flétrissez! De cet affreux langage,
De ces noirceurs, quel bien pouvez-vous espérer?
Si la vertu sur vous a perdu son empire,
Accablez-la du moins, sans la déshonorer.

SCENE IX.

RYME, *seul.*

Le voilà parti.... je respire....
Ce jeune homme me plaît... Vif... emporté...
Mais bon, mais chérissant son père.
Du reste, il m'a fort maltraité;
Qu'importe.... s'il étoit resté...
Oui, je m'attendrissois; il gagnoit son affaire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Oui, c'est lui, je l'ai vu, furieux, égaré ;
De mille maux, son cœur m'a paru déchiré :
Sourd à ma voix, il sort avec vîtesse ;
Que veut-il ? quel objet le conduit en ces lieux ?
Qui peut avoir causé le chagrin qui l'oppresse ?
Vilmard ! Vilmard !

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE, *bas.*

Des pleurs séchappent de ses yeux,
Et l'on me cache, à moi, d'où naît cette tristesse !

ANGÉLIQUE, *avec embarras.*

Ah ! te voilà : dis-moi, sais-tu pour quel objet,
A l'instant même, un jeune homme en secret,
Desiroit parler à mon père ?

LISETTE.

Si je le sais ? ce n'est point un mystère.

ANGÉLIQUE.

Eh bien?

LISETTE.

Cet homme est le fils d'un frippon.

ANGÉLIQUE, *à part.*

D'un frippon!

LISETTE.

D'un frippon, la chose est claire,
Que monsieur Ryme a fait mettre en prison.

ANGÉLIQUE.

En prison!

LISETTE.

Il venoit pour demander sa grace;
Mais loin de le fléchir, il a poussé l'audace
Jusqu'à le menacer d'attenter à ses jours;
Et ce jeune insensé....

ANGÉLIQUE, *brusquement.*

Taisez-vous.

LISETTE.

Que veut dire?...

ANGÉLIQUE.

Sortez.

LISETTE.

Vous l'ordonnez; je me retire.
Mais en quoi, je vous prie, un semblable discours
A-t-il pu....

ANGÉLIQUE.

Je n'ai point de comptes à vous rendre:
Allez, et dites à Durand,
Qu'en ces lieux il ait à se rendre.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Il me faut en secret dévorer mon tourment.
Le père de Vilmard, couvert d'ignominie !
Ah, Dieux ! Mais non, c'est une calomnie.
Un fils si délicat, si grand, si généreux,
Pour père, doit avoir un homme vertueux.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, DURAND.

DURAND.

L'on m'a dit que Mademoiselle....

ANGÉLIQUE.

Oui, je veux vous parler d'un objet important ;
Sommes-nous seuls ?.. Je sais quelle est, monsieur Durand,
Votre probité, votre zèle...
Votre discrétion.

DURAND.

Vous pouvez y compter.
Toujours jaloux de mériter
La confiance qu'on me donne,
Je n'ai jamais trahi le secret de personne.

ANGÉLIQUE.

C'est ce qui fait que j'ai recours à vous.

DURAND.

Vous pouvez ordonner : vous être utile,
Est un bonheur dont mon cœur est jaloux.

ANGÉLIQUE.

Connoissez-vous dans cette ville,
Un homme que mon père a fait mettre en prison ?

DURAND.

Je le connois, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Il étoit ?

DURAND.

Commerçant.

ANGÉLIQUE.

Son nom ?

DURAND.

Vilmard.

ANGÉLIQUE.

Vilmard... et la raison
De ce procédé, quelle est-elle ?
Comment a-t-il pu mériter
Une détention aussi cruelle ?

DURAND.

Il doit à monsieur Ryme, et ne peut s'acquitter.

ANGÉLIQUE.

Qui l'a mis dans cette impuissance ?

DURAND.

Un revers. Le commerce en éprouve souvent ;
Tel s'y trouve aujourd'hui dans un poste brillant,
Qui demain, peut s'y voir réduit à l'indigence....

ANGÉLIQUE.

Sur son honnêteté, n'a t-on pas des soupçons?

DURAND.

Monsieur Ryme en a seul, et les a sans raison.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous croyez....

DURAND.

Pour lui, mon estime est extrême.
Vilmard, Madame, est la probité même.

ANGÉLIQUE, *avec feu.*

Ne l'avois-je pas dit, qu'il étoit innocent?
Et ce qu'il doit, est-il considérable?

DURAND.

Dix mille écus suffiroient maintenant,
Pour l'arracher au malheur qui l'accable.

ANGÉLIQUE: *elle va chercher un écrin à son secrétaire.*

Dix mille écus!

DURAND.

Quel intérêt pressant
L'anime en faveur de cet homme?

ANGÉLIQUE, *encore à son secrétaire.*

Voici des diamans, vendez-les aussi-tôt;
Et, sans perdre un moment, employez-en la somme
A tirer aujourd'hui Vilmard de son cachot.
Prenez.

DURAND, *vivement, et refusant de prendre l'écrin.*

O ciel! vous me croiriez capable...
Reprenez ces effets, et daignez m'excuser;

Je ne puis vous servir, sans me rendre coupable,
Et mon devoir est de vous refuser.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-il donc là qui puisse vous déplaire?

DURAND.

Mademoiselle...

ANGÉLIQUE.

Quoi?

DURAND.

Si Monsieur votre père...

ANGÉLIQUE.

Il ne le saura pas; la chose est entre nous.

DURAND.

Entre nous! eh, grands Dieux! qu'importe ce silence?
On peut tromper autrui, mais non sa conscience.

ANGÉLIQUE.

Je vous comprends enfin. Rassurez-vous,
Monsieur; ces diamans me viennent de ma mère;
Ils m'ont été donnés, je puis en disposer:
Mais j'ajoute de plus, pour vous tranquilliser,
Que je n'entreprends rien que je ne doive faire,
Que la reconnoissance ici me fait la loi;
Et, que si quelque jour on perce ce mystère,
Je m'accuse moi-même, et je prends tout sur moi.

DURAND.

Ainsi je puis vous satisfaire.

ANGÉLIQUE, *lui remettant l'écrin.*

Cachez à tous les yeux ce que je fais pour lui;
Mais à Vilmard, sur-tout, ayez bien soin de taire
D'où lui vient ce secours, et quel est son appui.

DURAND.

Vous me l'ordonnez?

ANGÉLIQUE.

Non, mais je vous en supplie.

DURAND, *sortant.*

Avant la fin du jour vous serez obéie.

ANGÉLIQUE, *le retenant.*

Monsieur Durand... cet homme a-t-il beaucoup d'enfans?

DURAND.

Hélas! oui, sa famille est très-nombreuse.

ANGÉLIQUE.

Sans doute elle est aussi bien malheureuse?

DURAND.

De semblables revers ne sont que trop cuisans,
Et rarement l'on trouve une ame généreuse,
Qui sèche ainsi que vous, les pleurs des pauvres gens.
(*il veut sortir.*)

ANGÉLIQUE.

Monsieur Durand.... et sont-ils déjà grands?

DURAND.

Les enfans de Vilmard, ils sont tous en bas âge,
Hors l'aîné qui, je crois, aura bientôt vingt ans.

ANGÉLIQUE.

Qu'il doit souffrir de voir son père en esclavage!

DURAND.

En lui rendant ce père infortuné,
Vous allez aujourd'hui ranimer son courage.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Monsieur Durand... et quel est son état?

DURAND.

De qui?

ANGÉLIQUE.

Mais de ce fils.

DURAND.

Madame, il est soldat.

ANGÉLIQUE.

Comment se conduit-il?

DURAND.

En brave militaire;
Chérissant à l'excès sa Patrie et son père:
Jeune encor et fort vif. Ces jours passés, dit-on,
Il eut à soutenir quelque fâcheuse affaire.

ANGÉLIQUE.

Se seroit-il battu? parlez.

DURAND.

Il dit que non;
Mais sa blessure atteste le contraire:
Il a même dit, comme on le poussoit à bout,
Qu'en volant au secours d'une femme éplorée,
Que non loin de Zurich, il a reçu ce coup
De la main des brigands dont il l'a délivrée;
Mais ne pouvant citer le nom
De l'objet enchanteur sauvé par sa vaillance,
A bon droit chacun se dispense
De croire à sa narration.

ANGÉLIQUE, *avec feu.*

Ah! Monsieur, croyez-y, c'est la vérité pure;

Pour un être inconnu, prodigue de ses jours,
S'il a reçu cette blessure,
C'est en volant à son secours.
C'est lui qui, dérobant une foible victime
Aux efforts réunis d'un amas de brigands,
A répandu son sang, pour empêcher leur crime :
C'est lui... ne perdez pas de tems,
Faites sortir son père d'esclavage.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Ah! que l'amour est prompt à se trahir!
A chaque instant par mon cœur entraînée,
Je suis prête à me découvrir;
Mais en nommant l'objet qui me tient enchaînée...

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, RICHARD.

RICHARD.

Ah! vous voilà, je suis ravi
De vous rencontrer seule ici.
Savez-vous bien que Monsieur votre père
Prend quelquefois un ton fort déplaisant,
Et qu'il m'a fait un fort sot compliment,
Pour l'avoir assuré que j'avois su vous plaire?

ANGÉLIQUE.

Je suis surprise....

RICHARD.

Il s'est mis colère,
Et sans chercher de terme plus poli,
M'a dit tout net, que j'en avois menti.
Vous voudrez bien l'assurer du contraire.

ANGÉLIQUE.

Ce procédé paroît hors de son caractère.

RICHARD.

J'en suis moi-même encor tout étourdi.

ANGÉLIQUE.

Vous m'étonnez en me parlant ainsi.

RICHARD.

Tel est l'homme. Après tout, que faire ?

ANGÉLIQUE.

Mais cependant...

RICHARD.

Jugeant des autres d'après lui,
Il croit qu'à soixante ans, l'amour n'est plus de mise,
Et parce que Monsieur est de glace aujourd'hui,
L'ardeur que j'ai pour vous, lui semble une sottise.

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

RICHARD.

Ne croyez pas ce propos déplaisant;
Si votre père est cacochyme,
Tant pis pour lui, qu'il vive de régime.
Mais moi, je le dis hautement,
Je mérite encor que l'on m'aime;
Qu'en pensez-vous ?

ANGÉLIQUE, *hésitant.*

Mais, je pense de même.

RICHARD.

Eh bien, terminons sur le champ.
Tout ce que je possède est à vous maintenant;
Je saurai par mes soins, par une ardeur extrême,
Vous procurer un sort aussi doux que brillant.
A votre tour, désignez le moment,
Qui doit m'unir à votre destinée:
A l'âge où me voici, le jour, l'heure, l'instant,
Qui s'écoule sans voir cet heureux hyménée,
Dérobe à l'hiver de mes ans,
Ces belles qualités dont l'heureux assemblage
De tous les charmes du printems,
Offre aux yeux enchantés la plus riante image:
Prononcez....

ANGÉLIQUE.

Vous êtes pressant.

RICHARD.

A mon bonheur, hélas! vous êtes nécessaire,
Et j'appréhende de languir;
J'ai passé la saison de plaire,
Que je prolonge au moins la saison du plaisir.

ANGÉLIQUE.

Soumise aux volontés d'un père,
Lui prouver mon respect, est mon soin le plus doux:
Vos sentimens, Monsieur, ne peuvent que me plaire;
Mais de lui seul je tiendrai mon époux.

SCÈNE VII.

RICHARD, *seul.*

Monsieur Ryme a promis de me donner sa fille,
Si je touchois le cœur de cet aimable enfant ;
Je lui plais, le fait est constant :
Ainsi donc, dès ce soir, je suis de la famille.

(*Richard frotte ses mains de joie ; mais dès qu'il voit Ryme, il prend un air triste pour lui jouer pièce.*

SCÈNE VIII.

RICHARD, RYME.

RYME, *avec ironie.*

Eh bien, notre amoureux, vous voilà bien content?

RICHARD, *feignant de gémir.*

Ah !

RYME.

Vos soupirs ont attendri la belle.

RICHARD.

Ah!

RYME.

Vous l'aviez dit.

RICHARD.

Ah! ah !

RYME.

Qu'à votre âge un amant

Ne trouvoit jamais de cruelle.

RICHARD.

Que voulez-vous ?

RYME.

Pauvre cervelle !

Faut-il encor mon agrément ?

RICHARD.

Vous me l'aviez donné.

RYME.

Je vous le réitère.

RICHARD.

Recevez mon remercîment ;

Je vais....

RYME.

Chez vous ?

RICHARD.

Non pas, chez le notaire.

Dussiez-vous en mourir, vous serez mon beau-père.

RYME, *étonné.*

Quoi ?

RICHARD.

Riez, rira bien qui rira le dernier.

SCENE IX.

RYME, *seul.*

Mais quel extravagant ! il est fol à lier.
Voyons ma fille, et sachons d'elle
Quel est le nom de son vainqueur ;

Si sa main, le don de son cœur;
Et la fortune la plus belle
Plaisent à son libérateur,
Aujourd'hui je fais leur bonheur.
(il va pour sortir.)

SCENE X.

RYME, DAVID.

DAVID, *de sang-froid.*

Ici, Monsieur, je me transporte
Pour vous prier...

RYME.

Parbleu! vous êtes assommant;
Et désormais, je vous défends ma porte.
Ce matin, mon commis Durand
Ne vous a-t-il pas dit que j'étois sans argent?

DAVID.

Si vous n'en avez pas, moi, je vous en apporte.

RYME.

Vous pouvez le garder; je n'emprunte jamais.

DAVID.

Ce n'est pas là non plus ce que je vous propose;
Ce sont dix mille écus avec les intérêts,
Que je vais vous compter, pour cause.

RYME.

Plaisantez-vous?

DAVID.

Non.

RYME.

Comment, non ?
Et d'où me viendroit cette somme ?

DAVID *tire le porte-feuille de sa poche.*

D'un ami de Vilmard, qui le croit honnête homme ;
Et veut, dès aujourd'hui, le tirer de prison.

RYME, *stupéfait.*

Quoi ! m'auroit-on trompé ?

DAVID, *présentant le porte-feuille.*

Frais de capture,
Capital, intérêts, tout bien compté,
Il ne vous manque pas un denier, je vous jure.

RYME.

J'employai contre lui trop de sévérité.
Je ne fais plus emprisonner personne.
En vain je cherche à prendre un air de dureté ;
Si je veux être heureux, il faut que je pardonne.

DAVID.

Vilmard est libéré, daignez donc au plutôt
Lui délivrer une quittance,
Et le tirer de son cachot.

RYME, *hors de lui.*

Et sais-je à quoi je pense ?
(*il va au fond de la scène.*) (*il revient.*)
Durand. Vous m'en voulez, monsieur David... Durand...
Vous auriez tort, je ne suis pas méchant...
Monsieur Durand !

SCENE XI.

RYME, DAVID, DURAND, VILMARD fils.

DURAND, *entrant.*

MONSIEUR.

RYME.

Oh ! je vous en supplie,
Courez vîte à Vilmard rendre la liberté :
De ses biens, s'il se peut, prévenez la saisie,
Et mettez-y tant de célérité....
Est-ce vous ? approchez : oh ! jeune homme estimable,
Pardon, si ce matin je vous ai maltraité :
D'une perte récente encor trop affecté,
Malgré vos pleurs, je fus inexorable ;
Je le fus, et j'en suis puni,
Car mon cœur n'étoit pas coupable ;
Et sur lui, cependant, mon tort a rejailli.
Un autre a fait ce que j'aurois pu faire :
Un autre vous aquitte et vous rend votre père.

VILMARD.

Détrompez-vous, Monsieur, et calmez vos esprits ;
Mon père ne veut point être libre à ce prix.

RYME.

On a payé pour lui ; je ne puis vous comprendre.

VILMARD.

Les trente mille francs que l'on vient de vous rendre,
Sont vos propres deniers.

DAVID.

Paix donc !

DURAND,

DURAND, *à part.*

C'est fait de nous.

RYME.

Les miens ! ô ciel ! que dites-vous ?

VILMARD, *montrant David.*

Ce que Monsieur vient de m'apprendre.

DURAND, *à David.*

Maudit bâvard !

RYME, *à David.*

Je veux pénétrer ce mystère,
Monsieur David !

DAVID, *montrant Durand.*

Monsieur Durand.

RYME.

Durand aussi ?
Il étoit du complot, et se dit mon ami !
Sortez, ingrat, évitez ma colère.

(*David sort.*)

DURAND.

Non, Monsieur, ma présence est ici nécessaire :
Tant d'injustice me confond;
Je ne suis point ingrat, et vous êtes trop prompt.

RYME.

Moi, trop prompt !... il me brave, et s'obstine à se taire.
Et qui donc à tramé ce complot odieux ?

DURAND.

Votre fille, Monsieur.

RYME.

Ma fille ! Dieux
Quelle nouvelle perfidie !
Ma fille; elle mon ennemie ?

DURAND.

Il me mettroit au désespoir !
Au lieu d'approfondir, d'examiner, de voir,
Sans cesse vous jugez sur la superficie.
Parce qu'elle a fait son devoir,
Votre fille est votre ennemie !
Sur quoi ? comment la jugez-vous ?
Elle apprend qu'un homme estimable,
Dans les prisons est détenu par vous :
Qu'en lui tendant une main secourable ;
A la plus digne des femmes elle rend un époux,
Un père à ses enfans. Douce, sensible, aimante,
Elle se fait un devoir, un bonheur,
De secourir la vertu gémissante.
Un obstacle s'oppose au desir de son cœur ;
Elle n'a pas d'argent, mais elle sacrifie
Les hochets de la vanité.
Ses diamans vendus, rendent la liberté
Au malheureux à qui vos fers l'avoient ravie.
Voilà d'où vient cet or, voilà votre ennemie.

RYME, *transporté.*

Puis-je le croire ? ô ciel !

VILMARD.

Il dit la vérité.

RYME.

Qu'entends-je ? Et cependant votre père....

VILMARD.

Victime
De son devoir et de sa probité,
En acceptant cet or, eût cru commettre un crime :
Plein d'admiration pour l'aimable beauté
Qui voulut soulager sa funeste existence ;

A ses genoux je venois déposer
Et ses regrets, et ma reconnoissance.

RYME.

Ma chère enfant, et j'ai pu t'accuser!...
Je les soupçonnois tous, et moi seul suis coupable.
Ah! pardon, mes amis; chacun peut s'abuser,
Et l'on m'a tant trompé, que je suis excusable:
Mais je connois mes torts, et les veux réparer.
Oui, votre père est libre; allez le rassurer.
Mais ma fille, que je la voie,
Qu'elle vienne avec nous partager votre joie.
Angélique....
(Il va au fond de la scène.)

VILMARD.

Quelle clarté!
Angélique est le nom de l'aimable beauté
A qui mes soins....

RYME.

Sans doute, elle sera ravie.

SCENE XII.

Les précédens, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

C'EST lui!

RYME.

Qui, lui?

ANGÉLIQUE.

C'est lui qui m'a sauvé la vie.

RYME.

Quoi! ce brave jeune homme est ton libérateur?

353

Je lui devrois le salut de ma fille ?
Viens, que mes bras te pressent sur mon cœur ;
Que tout ce qui t'es cher partage mon bonheur ;
Ne formons désormais qu'une seule famille.

VILMARD.

Que dites-vous ? qui ? moi ? je pourrois parvenir
A son cœur, à sa main ! Mon ame anéantie,
Passe de l'infortune à la félicité.
Angélique, est-il vrai ? Mon père, mon amie....
Mais quel calme, grands Dieux ! quelle sérénité !
Ne vous jouez-vous pas de ma crédulité ?

RYME.

Tu feras son bonheur ; ton trouble me l'annonce ;
Tu doutes de sa foi, tiens, voilà sa réponse.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon père.

VILMARD.

Ah ! Monsieur, comment puis-je jamais
Vous prouver ma reconnoissance,
Et vous payer de vos bienfaits ?

RYME.

Ton bonheur, mon ami, sera ma récompense.
Sans rancune, Durand, et vole en diligence,
Au père de Vilmard rendre la liberté.
Si j'usai contre lui de trop de dureté,
Qu'il use envers moi d'indulgence :
J'ai pu le méconnoître et m'oublier,
Jusqu'à tenir tantôt un discours qui l'offense.
Maintenant sa vertu me force de l'aimer,
C'est bien assez pour sa vengeance !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.